

STÉPHANE VIELLARD

UNE VISION TOURMENTÉE DE L'ESPACE: LE THÈME  
DU VOYAGE DANS LES *PROVERBES DU PEUPLE RUSSE*  
DE VLADIMIR DAHL

Le “Mot d’accompagnement” que Dahl place en introduction à son recueil de proverbes témoigne de l’importance de la réflexion que l’auteur a mené sur les principes qui président à toute démarche parémiologique. Parmi ces principes, celui de la classification est sans doute l’un des plus complexes.

On sait que Dahl a délibérément rejeté la classification par ordre alphabétique pour plusieurs raisons: elle est arbitraire, l’existence de variantes la rend contestable, la lecture des recueils en devient fastidieuse, sauf à vouloir, de manière purement ludique, vérifier “si le recueil contient bien le proverbe qui me vient à l’esprit, ou bien si ce dernier a été oublié”. Bref, cette atomisation des formules proverbiales n’est qu’une solution “désespérée, inventée parce que l’on n’avait rien d’autre à quoi se raccrocher”<sup>1</sup>. Dahl adopte au contraire une démarche onomasio-logique et part des signifiés (les concepts ou notions) pour en étudier les manifestations sur le plan des signes que constituent les énoncés formulaires qu’il enregistre. Cela permet au parémiographe de résoudre deux problèmes traditionnels : celui des variantes tout d’abord, qui pourront être rassemblées. Celui de la métaphoricité ensuite, puisque certains énoncés dont le matériau lexical diffère peuvent avoir la même signification: des signifiants différents ont en réalité le même signifié. Cette solution ne peut toutefois circonscrire le problème inverse: celui qu’engendre la polysémie de certains proverbes. Un même signifiant peut renvoyer à des signifiés différents.<sup>2</sup> Dahl ne pourra donc pas échapper à la nécessité de classer un même proverbe sous deux rubriques différentes. C’est précisément ce qui se passe avec le proverbe considéré traditionnellement comme l’équivalent russe de *A beau mentir qui vient de loin*. Ainsi, la formule *Zvonki bubny za gorami* apparaît à la fois dans la dernière partie du sous-ensemble consacré à la *route* et dans le sous-ensemble au titre

antithétique éloquent: *La patrie-l'étranger* [*Rodina-Chuzhbina*], où il constitue le cinquième item.

Certes, Dahl n'est pas le premier à avoir remis en cause la classification alphabétique: au XVIII<sup>e</sup> siècle, le poète Ippolit Bogdanovitch avait réalisé un recueil de proverbes classés thématiquement. Le grammairien A. Vostokov, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'un recueil thématique, resté à l'état de manuscrit. Ces deux recueils reposent néanmoins sur une vision didactique très ancienne du proverbe comme héritage et fondement d'une morale: les rubriques thématiques reprennent ainsi les grandes notions de la morale. Une avancée est faite avec la publication, en 1822, du recueil alphabétique de D. Knjazhevich: l'ouvrage est muni d'une table alphabétique thématique par mots-clés permettant de retrouver à l'intérieur du corpus les proverbes (numérotés) se rapportant à telle ou telle notion. Si la morale y occupe encore une place fondamentale, on voit néanmoins apparaître des entrées renvoyant à l'univers concret ("le bain", "le vin", "le médecin", "les domestiques", "la noce", "le sel", etc.), et, innovation tout à fait remarquable, des rubriques relevant des catégories logico-argumentatives ("la comparaison", "le même", "la condition", "l'adéquation"). Le recueil de Knjazhevich permet ainsi une double lecture des signes-proverbes: alphabétique (les signifiants) et thématique (les signifiés).

Dahl se démarque de cette démarche pourtant nouvelle. En réalité, son propos est autre. Le recueil qu'il compose a pour but de rendre compte de la vision du monde de l'homme russe. Il s'agit donc de l'ensemble complexe d'un paysage mental au sein duquel l'auteur entend guider son lecteur. C'est, ainsi que le note Ju. I. Levin, ce qui fait le "charme et la qualité littéraire" du recueil, explicable par le fait que Dahl propose au lecteur "un itinéraire raisonné de voyage dans cet espace"<sup>3</sup>.

L'ensemble du recueil constitue donc un univers dans lequel prennent place un certain nombre de sous-ensembles, d'ailleurs hiérarchisés, présentés comme les chapitres d'un livre total. Nous nous proposons dans cette étude de parcourir les pages que Dahl consacre à la route afin de mettre en évidence la position philosophique du parémiographe envers le voyage représenté comme facteur de déstabilisation.

*Les entrées et le titre*

La consultation de l'index alphabétique établi par Dahl lui-même fait apparaître trois entrées renvoyant à deux chapitres distincts et fort éloignés l'un de l'autre au sein de l'ouvrage. Les termes *doroga* et *put'* renvoient au chapitre "Put'-doroga", alors que le terme *ezda* renvoie au chapitre "Ezda-povozka" comportant 25 devinettes. Limité à ces trois termes, l'index ne comporte ni les synonymes de *doroga*, ni les verbes dits de déplacement.

Attardons-nous sur le titre donné à ce chapitre. En retenant la formule *put'-doroga*, Dahl privilégie la dimension folklorique. Nous avons affaire ici à l'une de ces formules binaires pléonastiques caractéristiques de la "poésie populaire" telles que *grust'-toska*, *trava-murava*, *um-razum* (dans l'expression *uchit'umu-razumu*), *rod-plemja*, etc<sup>4</sup>. Il ne s'agit point ici d'une de ces oppositions antithétiques binaires fréquentes dans la table des matières du recueil de Dahl ("Le début-la fin" ; "la modération-l'avidité" ; "l'essence-l'apparence" ; "l'espace-l'exiguïté"), ni même d'un titre obtenu par juxtaposition de termes complémentaires ("la quête-la trouvaille" ; "l'invité-l'hospitalité"), mais d'une tautologie, ou plus exactement d'une saturation sémantique obtenue au moyen d'un procédé lexical très particulier pratiquement toujours ignoré des grammairiens normatifs contemporains. Si, comme le note Potebnja, les mots *put'* et *doroga* ont pu avoir à date ancienne des significations différentes, ils sont, dans la conscience des locuteurs, devenus synonymes. Néanmoins, le redoublement pléonastique traduit, selon le grammairien, une charge affective particulière qui lui confère cette fonction expressive qu'on lui accorde couramment.

Les dictionnaires de synonymes donnent effectivement les deux mots comme équivalents. Le terme *put'* serait toutefois plus abstrait, voire plus poétique, que *doroga*. La réalité est plus complexe. L'étymologie nous fournit une première piste. Bien que l'origine de *doroga* soit incertaine, le mot semble lié à une racine \**d'rgati* (*dërgat'*) et aurait pu désigner initialement un espace ou un passage fait dans la forêt en déracinant (en *arrachant*) les arbres. Le français *route* a été créé de la même manière. Le latin *rupta* est formé sur le participe passé de *rumpere* ("briser", "ouvrir", cf. "rompre"). La *via rupta* est une "voie ou-

verte, frayée par force”. Le terme repose donc sur l’idée d’une rupture, d’une modification artificielle d’un ordre ou d’un état.

Le mot *put'* remonte à une racine indo-européenne \**pent-* → \**pont(h)a-*, “marcher”, “avancer”, “route”. Sur cette racine sera formée la racine protoslave \**pont'*, ainsi que le latin *pons*, *pontis*, “pont”, le grec *pòntos*, la “haute mer”. Lorsque Homère parle des *hygrà kèleutha* (“les sentiers humides”), il désigne la Méditerranée, la grande route des peuples. Sur la même racine: *ho pàtos*, “le chemin battu”, *patein*, “marcher”. Le *pontos* grec, qui désigne la mer, est, nous dit Bailly dans son *Dictionnaire grec-français*, sans doute le vieux nom du chemin. En réalité, le problème du lien sémantique entre *put'*, *pont*, *pons*, etc. a été repensé et repensé par Émile Benveniste. Tous ces mots représentent les singularisations culturelles d’une signification générale primitive. Le *panthah* sanskrit, dont la racine est à l’origine des différentes formes que l’on note dans les langues indo-européennes, “n’est pas simplement le chemin en tant qu’espace à parcourir d’un point à un autre. Il implique peine, incertitude et danger, il a des détours imprévus, il peut varier avec celui qui le parcourt, et d’ailleurs il n’est pas seulement terrestre, les oiseaux ont le leur, les fleuves aussi. Le *panthah* n’est donc pas tracé à l’avance ni foulé régulièrement. C’est bien plutôt un “franchissement”, tenté à travers une région inconnue et souvent hostile”<sup>5</sup>. En vieux-russe, les différentes valeurs du mot *put'* semblent néanmoins introduire l’idée d’une continuité, puisque le terme peut avoir les sens de “liberté ou droit de passage”, “campagne militaire [pohod]<sup>6</sup>, “mouvement”, “coutume, règle”, l’expression *put' imeti*, signifiant “durer, être”.<sup>7</sup> Les emplois figurés de *put'* tels que: *bez puti*, “à tort”, “en vain”, *napravit' na put' istinnyj*, “mettre sur le droit chemin”, tout comme l’adjectif *putnyj* [sensé, raisonnable], révèlent la connotation morale positive que la racine a acquise.

On notera enfin le caractère multifonctionnel de la lexie complexe *put'-doroga* qui, comme le note M.I. Mihel'son, constitue un souhait adressé aux voyageurs. L’expression *Put'-doroga* peut donc être lue aussi comme “Bonne route !”<sup>8</sup>

On le voit, l’ambiguïté qui naît de la complémentarité des termes préfigure celle du voyage lui-même.

*Les grandes subdivisions du chapitre*

L'utilisation de l'ordre alphabétique est en soi un discours et les parémiographes de l'âge baroque en ont fait, entre autres, un modèle de représentation du monde. Le rejet de l'ordre alphabétique permet à Dahl d'organiser son corpus selon une logique différente. C'est le discours à l'œuvre dans cette construction que nous allons tenter de dégager.

*Les voies de Dieu sont impénétrables*

Le groupe de 107 items qui constitue le chapitre s'ouvre sur la formule suivante: *Kuda Gospod'Bog nesët ?* [Où le Seigneur Dieu [nous] conduit-il ? litt.: Où le Seigneur Dieu porte-t-il ?]. Cette parémie, qui fonctionne sur le mode interrogatif, rappelle au lecteur le caractère insondable de la volonté divine. Les voies de Dieu sont inexploables, comme l'explique saint Paul ("Que ses jugements sont impénétrables, que ses voies sont inexploables", Romains, 11, 33). La formule fait également écho à l'un des proverbes de Salomon: "Le cœur de l'homme cherche sa voie, mais c'est le Seigneur qui dirige ses pas" (*Proverbes*, 16, 9). C'est une interrogation d'ordre métaphysique qui se trouve ici mise en scène. Interrogation qui semble hanter Dahl, puisqu'on la retrouve comme *premier* exemple utilisé par le lexicographe dans l'article *nesti* [porter] de son *Dictionnaire*. La valeur proprement inaugurale de cette parémie est donc évidente et traduit l'inquiétude de l'homme face au mystère d'une destinée dont le *sens* (l'intelligibilité tout autant que la direction) lui échappe. On retrouve dans ce même article du *Dictionnaire* le matériau compositionnel de cette formule dans un autre exemple: *Kuda (tebja) Bog neset ? Kuda idesh', edesh' ?* [Où Dieu (te) conduit-il ? Où vas-tu ?]. La question initiale réduit l'interlocuteur à la fonction (grammaticale) d'objet: l'homme n'est pas maître de sa progression. On notera la coïncidence de ce stéréotype conversationnel avec la parémie initiale, dans laquelle l'effacement de l'objet est total (absence de complément d'objet) et où l'attention est focalisée sur une finalité (marquée par le déterminé *nesët*) posant problème (l'interrogatif *kuda*). Voici donc l'homme mû par la main de Dieu et ignorant tout des fins ultimes. L'homme est alors enfermé dans ce cheminement. C'est à ce cheminement, dont l'aboutissement lui échappe, qu'est consa-

cré le chapitre *put'-doroga*. La tautologie acquiert de ce fait une dimension particulière en prenant en charge l'enfermement. La forme pléonastique souligne dès lors une pure processualité dont le *télos* est inaccessible à l'entendement et dont la progression s'inscrit dans l'obsédante linéarité du déterminé. Cette négation du libre arbitre de l'homme a vraisemblablement sa source dans le luthéranisme de Dahl. À Érasme qui, dans son traité *De libero arbitrio*, défendait le libre arbitre qui permet à l'homme de participer à l'œuvre du salut, Luther répondit en rédigeant son *De servo arbitrio*, ou il montre que la liberté du chrétien consiste à reconnaître l'impuissance de sa volonté. L'homme ne peut rien sans la grâce, elle même dépendant de l'élection et de la prédestination de Dieu. Il y a aussi du Luther dans un Dahl qui entreprend à la fin de sa vie de traduire en langage intelligible par le petit peuple le Pentateuque et les Évangiles. Travail hautement suspect, que la censure russe combattra en s'opposant à sa publication<sup>9</sup>.

La destinée humaine est donc entre les mains de Dieu. Le voyageur doit se préparer de manière chrétienne:

*Jeûne, prie et prépare-toi pour la route* [Popostis', pomolis', da i v put' soberis'] ;

L'homme peut néanmoins compter sur la clémence divine:

*Appelle Dieu à l'aide, et saint Nicolas quand tu prends la route !* [Prizyvaj Boga na pomoshch', a sv. Nikolu v put' !]

*Là où le cheval conduit certains, Dieu porte le pauvre homme* [Kuda inogo kon' vezët, tuda bednjazhku Bog nesët] ;

*Dieu pardonne à celui qui est en route. Le voyageur est dispensé des jeûnes* [Dorozhnomu Bog prostit. Putniku posty razresheny].<sup>10</sup>

Un dernier proverbe vient clore cette série, consacrée à la perspective religieuse dans laquelle s'inscrit le voyage:

*Dieu indique les voies.* [Bog puti kazhet].

L'énoncé reprend ainsi l'idée de la formule inaugurale, à laquelle il apporte une réponse. À l'inquiétude de l'interrogation initiale succède la certitude de la Providence.

### ***Les difficultés du voyage***

Entre ces deux séries de proverbes prend place un massif important de formules rappelant ces difficultés. Le voyage entraîne toujours un changement d'état, une perturbation, une rup-

ture. C'est d'abord l'opposition maison/route, qui implique des comportements différents et l'abandon d'une certaine douceur de vivre:

*À la maison, la main et le pied dorment, en route même la tête ne doit pas somnoler* [Doma ruka i noga spit, v doroge i golovushka ne dremlj];

*La pensée qu'on a à la maison ne convient pas pour la route* [Domashnjaja дума v dorogu ne goditsja] c'est-à-dire: on ne gère pas le voyage comme on gère sa maison;

*Avec la tiédeur de l'izba on ne va pas bien loin* [Izbnym teplom daleko ne uedesh'];

*On ne transporte pas son lit avec soi* [Nochlega s soboj ne vozjat];

*Le poêle dortote, la route apprend à vivre* [Pechka dròchit (nezhit), a dorozhka učit]. On notera l'emploi, rare et presque paradoxal dans ce contexte, du diminutif *dorozhka* qui permet de développer une série binaire d'allitérations: /ch-drch//drsh [zh assourdi devant sourde] - ch/.

Les vicissitudes de la route obligent le voyageur à une prévoyance présentée parfois de manière hyperbolique:

*Quand on part en voyage, on se confectionne cinq paires de lapti* [V dorogu idti - pjatery lapti splesti]

*Tu pars pour une journée, mais emporte du pain pour une semaine* [Edesh' na den', a hleba beri na nedelju!]

Les rapports humains sont également perturbés par le voyage et prennent alors une autre dimension. Ce peut être une modification radicale des rapports sociaux, pouvant aller jusqu'à l'inversion des rôles:

*En voyage, même un/son ennemi, on l'appelle son propre père* [V doroge i voroga nazovesh' rodnym otcem]. Ivan Snegirev, dans son recueil de 1848, donne la variante: V doroge i voroga nazovesh' *batjushkoj*. Valeur d'euphémisme, qui permet d'amadouer l'assassin potentiel qui ne manque pas de guetter le voyageur. Ce proverbe est d'ailleurs précédé d'une formule qui peut être lue dans ce sens, comme dans celui qui fait du couteau et de la hache les instruments de la survie (chasser, manger, tailler du bois pour faire du feu, pour s'abriter):

*En voyage, le couteau est un camarade. En voyage, la hache est une amie chère* [Nozh v puti tovarishch. Topor dorogoj tovarishch (jeu de mot sur l'instrumental du substantif *dorògoj*

rishch (jeu de mot sur l'instrumental du substantif *dorògoj* [en route] et l'adjectif *dorogòj* [cher])<sup>11</sup>.

L'expression *rodnoj otec* est également mobilisée dans des formules qui mettent l'accent sur la modification des rapports familiaux :

*En route, même son propre père devient un camarade (il doit vous aider)* [V doroge i rodnoj otec tovarishch (dolzhen pomogat')]. L'idée est suffisamment importante pour être exprimée une seconde fois par une variante synonyme: *En route, même le père est un camarade pour son fils* [V doroge i otec synu tovarishch]. Dans son *Dictionnaire*, Dahl précise la signification de ces énoncés: "ils sont égaux, ils s'entraident". Remarque importante qui souligne l'instauration de rapports horizontaux d'égalité, remplaçant les rapports verticaux de hiérarchie.

Dahl procède par associations à partir d'expressions matricielles (*rodnoj otec, tovarishch*) qui permettent de "glisser" d'un proverbe à l'autre sans solution de continuité.

Le *tovarishch* est un élément fondamental. C'est grâce à lui que le voyage devient agréable et plus sûr. Dahl met en relation de complémentarité deux formules:

*Un camarade intelligent, c'est la moitié de la route.* [Umnyj tovarishch - polovina dorogi].

*À voyager seul, la route est longue* [Odnomu ehat' - i doroga dolga].

Un dernier proverbe vient résumer cette philosophie des rapports humains:

*C'est au jeu et en cheminant ensemble que l'on connaît les gens* [V igre da v poput'e ljudej uznajut]. Alors qu'Ivan Snegirev notait le proverbe sous la forme [V igre i doroge uznajut ljudej], Dahl retient le terme *poput'e* dont la valeur de congruence souligne la relation qui s'établit entre compagnons de route.

Quelques énoncés évoquent avec humour les dangers psychologiques que représente tout long voyage. Ainsi, cette notation plaisante, qui insiste à sa manière sur l'action destructurante du voyage: *J'y conduirai mon corps, mais je ne réponds pas de mon âme* [Telo dovezu, da za dushu ne ruchajus']<sup>12</sup>; ou encore ce constat hyperbolique: *Je me suis usé les jambes jusqu'aux genoux* [Po koleni nogi ottoptal]. Image du corps victime, qui aboutit à une dévalorisation de la marche: *Mauvaise halte vaut*

*mieux que bonne marche* [Plohaja stojanka luchshe dobrogo pohoda].

En règle générale, le voyage ne présente guère d'agréments et rares sont les formules qui donnent une vision positive de la route. Si Dahl retient quelques expressions encourageantes, elles relèvent du slogan publicitaire plus que d'un véritable plaisir de voyager: *Petit traîneau peinturluré: on s'installe et c'est parti* [Sanochki malevanochki: sel na nih da poehal v nih]; *Achète-moi, ne regarde pas à la dépense, avec moi le voyage est plus gai (inscription sur les clochettes)* [Kupi, deneg ne zhalej, so mnoj ezdit' veselej]. Ces formules ne contiennent d'ailleurs aucune vision de la vie.

### *L'eau hostile*

On peut penser que dans la vie du petit peuple "parémio-phore" (porteur de proverbes), le voyage se limite exclusivement à l'espace national. Dans le chapitre sur le voyage, Dahl consigne trois énoncés, entre lesquels sont paradoxalement intercalées respectivement trente unités, puis seize autres. Ces énoncés concernent deux fleuves russes:

*La Kama raccourcit de cent, et de quatre-vingt dix; la Volga entrave la marche des navires<sup>13</sup> et vous envoie le vent de face.* (expression des haleurs). [Kama usuchivaet po stu, da po devjanostu; Volga zakokljachivaet da oblobachivaet (burlack.)]

*La Volga est un bon petit cheval: elle convoie tout.* [Volga dobraja loshadka: vse svezet]

Si le premier énoncé oppose l'image d'une Kama bienveillante à celle d'une Volga qui rudoie ceux qui empruntent son cours (encore qu'il s'agisse ici de l'opinion des haleurs, et non des navigateurs proprement dit), le second tempère cette opposition en redonnant au fleuve emblématique qu'est la Volga toute sa force bienveillante. La Volga est en effet l'eau matricielle et bénéfique<sup>14</sup>. C'est cet aspect que privilégie, sur le mode humoristique, le dernier énoncé, présenté par Dahl comme un conseil donné à quelqu'un que l'on veut éconduire. Le second énoncé évoque tout bonnement les eaux thermales, auxquelles semble plaisamment comparée la Volga:

*Bête à bon dieu, va sur la Volga, il y fait bon, alors qu'ici il fait froid. Va donc prendre les eaux!* [Bozh'ja korovka, poletaj

na Volgu: tam teplen'ko, zdes' xolodnen'ko (sovet komu udalit'sja). Poezzhaj na teplye vody !].

L'évocation de l'espace national est ainsi limitée à ces deux fleuves fortement connotés. En revanche, l'eau anonyme comme voie de communication est mentionnée comme un élément hostile. Cela n'empêche pas l'humour, comme on le constate dans le second énoncé:

*Sur l'eau, les jambes sont minces (maigres)* [Na vode nogi tonki (zhidki)].

*Le gué n'est guère profond: on a de l'eau jusqu'au front* [Melok brod – po samyj rot<sup>15</sup>]

Quant à la mer, l'héritage des civilisations maritimes en fait la source de tous les périls<sup>16</sup>. Dhal enregistre méticuleusement les différentes variantes de l'idée du naufrage comme symbole de la fragilité de l'homme, fragilité dont il prend conscience à travers sa peur et qui lui fait découvrir la vraie ferveur religieuse:

*Qui a été en mer a connu la peur* [Kto na more byval, tot i strah vidal] ;

*Qui n'a pas été en mer n'a pas connu le malheur* [Kto na more ne byval, tot gorja ne vidal] ;

*Qui n'a pas été en mer n'a jamais prié Dieu tout son saoul* [Kto na more ne byval, tot dosyta Bogu ne malivalsja]<sup>17</sup> ;

*Quand on n'a pas vu la mer, on n'a pas connu le malheur* [Ne vidavshi morja, ne vidal i gorja] ;

*Voie par eau, bien des maux. Vante la mer quand elle ne te concerne pas* [Put' vodoju – prohodit' bedoju. More vchuzhe hvali] ;

*C'est du rivage que la mer est belle. La mer est comme le malheur: elle est belle de loin* [Horosho more s beregu. More - chto gore: krasno so storony] ;

*Loin de la mer, moins de malheur* [Dal'she morja – men'she gorja] ;

*Naviguer [sur l'eau] est comme vivre avec une veuve* [Voduju plyvuchi, chto s vdovoju zhivuchi].

C'est au sein de cette longue litanie que Dahl place, fort judicieusement, le proverbe sur la bienveillante Volga, comme pour souligner le caractère exceptionnel et antithétique de ce fleuve d'exception. Suivent, en guise de conclusion, deux énoncés rappelant la perfidie et l'hostilité de l'eau et constituant des prescriptions d'ordre pratique:

*Voir le beau temps en mer et partir, c'est courir à sa perte* [Na more pogodu vidish', da edesh' – sam sebe ubivec] ;

*Quand on voit le mauvais temps, rien ne sert d'aller de l'autre côté de la rivière* [Vidjuchi népogod', ne poshto za rekoj].

### ***La vaine agitation des hommes***

À lire l'ensemble des proverbes ainsi collectés, on peut se demander s'il est bien raisonnable de voyager. La fin du chapitre apporte des réponses très claires à ceux qui, malgré les désagréments et les dangers énumérés au cours du chapitre, seraient encore tentés de partir. Les voyages semblent bien trahir la vanité des hommes et l'inanité de leurs entreprises. C'est ce divertissement que condamne un énoncé tel que :

*Voir les gens et se montrer* [Na ljudej posmotret' i sebja pokazat']. Cette proposition infinitive semble réduire la curiosité humaine à une frivolité des plus méprisables. Tout comme l'attrait de l'étranger, qui ne traduit qu'un engouement futile pour les chimères :

*Les tambourins sonnent [plus] fort de l'autre côté des montagnes. Vante l'étranger en restant assis sur ton poêle.* [Zvonki bubny za gorami. Hvali zamor'e, na pechi sidjuchi]

Ces deux parémies appellent plusieurs remarques. Le premier énoncé, dont la fonction dévalorisante est exploitée également par Dahl dans le chapitre intitulé *La patrie - l'étranger*, est donné sous sa forme elliptique, la forme complète étant en réalité : *Les tambourins sonnent [plus] fort de l'autre côté des montagnes, mais quand ils arrivent chez nous, [ils sonnent] comme des paniers* [[Zvonki bubny za gorami, a k nam pridut kak lukoshki<sup>18</sup>]. On sait que l'ellipse proverbiale ne peut fonctionner que parce que la formule complète fait partie d'un savoir commun. Or ici, le second terme, élidé, cède la place à un autre énoncé, d'ordre prescriptif, qui reprend à travers le mot *zamor'e* [littéralement (ce qu'il y a) au-delà des mers] l'image de la mer, condamnée d'abord pour sa force maléfique, et maintenant pour l'inanité des mondes qu'elle cache. Ce dernier proverbe reprend de manière très pragmatique l'opposition traditionnelle des notions *svoe/chuzhoe*. À ce qui est étranger, l'au-delà des mers, cet espace ouvert, indéfinissable et inquiétant, est opposé le poêle, c'est-à-dire l'un des centres vitaux, sans doute l'un des plus im-

portants, de l'univers familial, que l'imaginaire populaire associe au sein maternel. À l'angoisse de l'espace qu'engendre le voyage à l'étranger répond l'image de l'univers douillet du poêle et de la régression à laquelle, symboliquement, il invite<sup>19</sup>.

### ***Voyage et ontologie***

D'ailleurs, que retire-t-on du voyage ?

*Tel il est parti, tel il est revenu* [Kakov poehal, takov i prie-hal].

Constat désabusé: le voyage, que l'on dit formateur, ne change point les hommes.

Mais Dahl rappelle un autre mal. Si l'eau qui engloutit le naufragé était un danger bien réel, il est une autre menace, liée aux croyances populaires, que Dahl consigne à cet endroit du chapitre:

*Quand l'un des tiens s'en va, ne fais pas disparaître sa trace (i.e., ne balaie pas, ne lave pas le sol ce jour-là)* [Za svoim ot'ezhim sleda ne zapaxivaj (t.e. ne meti, ne moj polov v tot den)]. Partir, dit-on, c'est mourir un peu. La croyance populaire évoquée par le proverbe russe donne la véritable dimension *ontologique* de la présence humaine.

Comme un écho à l'invite humoristique à gagner la lointaine Volga, adressée à l'hôte indésirable et évoquée ci-dessus, le voyage semble bien n'être utile que pour se débarrasser des importuns:

*Bonne route, et ne reviens plus* [Dobryj put', da k nam bol'she ne bud'].

Trace, ici encore, d'un ontologisme que révèle l'emploi du verbe *byt'*[être] à l'impératif.

### ***L'argument économique***

Dahl fait-il quelques concessions aux défenseurs du voyage en consignait trois énoncés que l'on peut lire comme la reconnaissance de ses vertus (*L'eau stagnante croupit/surit* [Stojachaja voda gniet (kisnet)] ; *Sous la pierre immobile même l'eau ne coule point* [Pod lezhach kamen' i voda ne techet] ; *Même une pierre en restant immobile se couvre de mousse* [I kamen' lezha moxom obrastaet]) ? N'est-ce pas plutôt là un concession rhétorique consistant à insérer une voix autre dans une perspective argumentative ? Quoi qu'il en soit, le chapitre se termine par deux

énoncés qui condamnent définitivement le voyage et viennent clore la possible polémique amorcée par les énoncés précédents:

*Pour trois kopeks de marchandise, et pour un rouble de perte lors du transvasement* [Na altyn tovaru, a na rubl' rastruski];

*À l'étranger la génisse coûte trois fois rien* (litt. *un quart de kopek*), *mais son transport coûte une fortune* (litt. *un rouble*) [Za morem telushka – polushka, da rubl' perevozu].

Ultime image de l'étranger abhorré par Dahl et commodément assimilé, par le truchement du lexique, à un océan hostile. C'est sur ce constat d'ordre économique que se referme le chapitre que Dahl consacre au voyage. Les quelques notes d'humour qui émaillent l'article n'auront finalement pas raison du pessimisme de l'auteur.

### **Conclusion**

Dahl, de son propre aveu, prétendait broser le tableau de l'univers mental du peuple russe. Mais il demeure le maître d'œuvre de ce recueil qui est une somme philosophique dont il structure l'espace et dont il organise l'architecture. Ce que Dahl livre à son lecteur, bien sûr, n'est pas tant la vision du peuple russe que le discours de l'auteur lui-même. Les censeurs ne s'y étaient pas trompés, qui avaient subodoré les aspects subversifs de l'ouvrage. Nous avons évoqué fugitivement le luthéranisme de Dahl, présent en filigrane dans le choix de certains énoncés. Il n'est pas impossible que cette vision religieuse ait été l'une des causes des difficultés que rencontra le recueil lorsqu'il fut soumis à la censure qui, on le sait, le rejeta comme suspect, pour des raisons d'ordre politique<sup>20</sup>, comme elle avait rejeté le projet de traduction de la Bible en langue populaire. On condamnait ainsi l'outrecuidance de ce protestant qui pensait instruire le peuple orthodoxe. Ce peuple, Dahl croyait pourtant bien le connaître, pour avoir mené durant de longues années une vie itinérante, errante, à l'écoute du parler du terroir. Tout comme Catherine II, étrangère elle aussi, protestante également, qui avait nourri, comme le fera Dahl, une véritable passion pour les proverbes russes. Mais Catherine en avait fait une œuvre "ouverte" en les inscrivant dans son discours. Dahl, au contraire en fait une œuvre "fermée", refermée sur elle-même. Catherine, il est vrai, s'était très tôt convertie à l'orthodoxie afin d'épouser un souverain

russe. La conversion de Dahl à l'orthodoxie sera au contraire tardive. Ce chapitre sur le voyage serait peut-être alors à lire comme le bilan d'une vie, l'interrogation *inquiète* d'une conscience protestante tourmentée.

### Notes

<sup>1</sup> Nous ne débattons pas ici de la critique formulée par Dahl à l'encontre de la classification alphabétique.

<sup>2</sup> Pour la question des présupposés rhétoriques et cognitifs qui sous-tendent cette conception des proverbes et reposent sur une conception de l'hétérogénéité du signifié et du signifiant du signe linguistique, nous renvoyons à l'article de G. Dessons "Pour une rythmique du proverbe", *La Licorne*, 1984, no. 8, pp. 22-33.

<sup>3</sup> Ju. I. Levin, "proverbial'noe prostranstvo", *Paremiologicheskie issledovanija. Sbornik statej.* M., 1984, p.109. Ju. V. Shujskaja, étudiante à l'université de Moscou, a proposé une intéressante analyse de l'architecture du recueil de Dahl. Voir V. Shujskaja, "Poslovicy russkogo naroda" V.I. Dalja kak otrazhenie struktury soznanija obshchestva serediny XIX veka", in *V.I. Dal' i Obshchestvo ljubitelej rossijskoj slovesnosti*, SPb, 2002, pp. 222-234.

<sup>4</sup> Sur ces formations lexicales et leur valeur, voir A.A. Potebnja, *Iz zapisok po russkoj grammatike*(1899), M., 1968, p. 415 et suivantes. Cette "coloration" populaire est reprise dans un ouvrage récent (Zimin V.I., Spirin A.S., *Poslovicy i pogovorki russkogo naroda*, M., "Sjuita", 1996, p. 494 et sv.), où la rubrique consacrée au thème du voyage est intitulée "Puti-dorogi".

<sup>5</sup> É. Benveniste, "Problèmes sémantiques de la reconstruction", in *Word*, vol. X, n<sup>os</sup> 2-3, août-déc. 1954, repris dans É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, P., 1996 et 1996, p. 297. Nous soulignons..

<sup>6</sup> Voir aussi A.A. Potebnja, *op. cit.*, p. 434-435. Dans le sens de *campagne militaire*, le mot *put'* a fini par se rapprocher de *doroga* pour aboutir à l'expression tautologique en vigueur chez les Cosaques *vijs'ko-doroga*. De son côté, R. Garrus note qu'au Moyen Âge, "les troupes de gens armés courant les grands chemins étaient appelées des *routiers*, et, du coup, leurs bandes étaient nommées "routes". *Dérouter* des bandits, c'était disperser leur bande. Ce sens a survécu dans le dérivé *déroute*" (R. Garrus, *Les Étymologies surprises*. "Le français retrouvé", P., 1988). Le mot *put'* a pu, lui aussi, prendre un sens analogue.

<sup>7</sup> Voir I.I. Sreznevskij, *Materialy dlja slovarja drevnerusskogo jazyka*. Reprintnoe izdanie, M., 1989.

<sup>8</sup> Cf. M.I. Mihel'son, *Russkae mysl' i rech'*, 1903=1994, t. 2, p. 156, no. 1303. Mihel'son cite un extrait du *Petit cheval bossu*, de Ershov : "Put'-doroga, gospoda ! / Vy otkuda i kuda ?".

<sup>9</sup> Sur les vicissitudes de ce projet, voir P.I. Mel'nikov-Pecherskij, *Vospominanie o Vladimire Ivanoviche Dale*, repris dans V.I. Dal' (Kazak Luganskij),

*Kartiny iz russkogo byta*, M., 2002, pp. 325-329. Dahl ne se convertira à l'orthodoxie qu'en 1871, un an avant de mourir. Signalons enfin que le projet de traduction de la Bible de slavon en russe avait également préoccupé, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> en personne : le souverain avait exigé que l'on traduisît la Bible en russe moderne. Le projet fut soutenu par le métropolitain de Moscou Philarète, mais condamné par Séraphin, métropolitain de Saint-Pétersbourg. Le haut-procureur Protasov vit dans cette entreprise un lien avec le criticisme allemand et dénonça "l'intrusion des principes luthériens dans l'interprétation de la Bible". Voir V.M. Zhivov, *Jazyk i kul'tura v Rossii XVIII veka*, M., 1996, pp. 464 et suiv.. Geoffrey Hosking, *Rossija : narod i imperija*, Smolensk, 2000, pp. 153 et sv. ; pp. 245-246. Voir également Ju. Lotman, "Sattira Voejkova "Dom sumasshedshih"", in Ju. Lotman, *O poetah i poëzii*, SPb, 1996, p. 457.

<sup>10</sup>Dans la vie du chrétien orthodoxe, la semaine ordinaire comporte deux jours de jeûne: le mercredi et le vendredi.

<sup>11</sup>La remarque sur le jeu de mots est de Dahl. Le jeu de mot est aussi rendu possible par le genre masculin de *topor*.

<sup>12</sup>Le *Dictionnaire*, encore une fois, apporte un éclairage. Ce proverbe y est accompagné de la remarque : "à propos des trajets effectués avec des chevaux de poste".

<sup>13</sup>Paradoxalement, alors que Dahl cite également ce proverbe dans son *Dictionnaire* ; le verbe *zakokljachivat'*, ne fait l'objet ni d'un commentaire, ni d'une entrée. Dans le *Dictionnaire des parlers populaires russes (Slovar' russkikh narodnyh govorov*, fasc. 10, p. 140), le verbe est défini ainsi : "empêcher un navire d'avancer (en parlant du courant). Région de la Volga, 1852".

<sup>14</sup>L'étymon de *Volga* est bien *vologa*, ou, en vieux-slave, *vlaga* [l'humidité]. La nature bénéfique de l'humidité est confirmée en vieux-slave par l'emploi figuré du mot *vlaga* : "Podazhdi mi vlaga tvoix ščedrot" [Donne-moi la pluie de tes bienfaits] (*Sinajskij evxologij*, 78a 4), in R.M. Cejtin, R. Večerka, È. Blagova, *Staroslavenskij slovar' (po rukopisam X-XI vekov)*, M., 1994, p. 117. Le mot *vlaga* traduit le grec *notía* [humidité, pluie], *ikmàs*, qui désigne toute substance humide, les éléments humides du corps (sang, humeurs, etc.), le jus, le vin, la résine, ... Enfin, le mot russe *vològa* signifie "liquide, huile utilisée comme assaisonnement, toute nourriture bouillie et liquide".

<sup>15</sup>Littéralement : de l'eau jusqu'à la bouche, le mot *rot* [la bouche] rimant avec *brod* [le gué].

<sup>16</sup>Dans la Grèce antique, la mer est l'un des trois fléaux de la vie humaine, les deux autres étant le feu et... la femme. *Thalassa kai pur kai gunè triton kakon*, dit l'un des monastiques de Ménandre, passé en proverbe.

<sup>17</sup>Ces énoncés sont un héritage antique direct : *Thalassan ouk epeirasas, theon ouk ephovêthês* [Tu n'as pas traversé la mer, tu ne crains pas le dieu] ; *O mê pepleukôs ouden êdraken kakon* [Celui qui n'a pas traversé la mer n'a vu aucun malheur]. Mihel'son (*op. cit.*, t. 1, p. 482, n° 752) rappelle l'existence de variantes dans la plupart des langues européennes. En français : *Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer*.

<sup>18</sup> Proverbe attesté à date ancienne, puisqu'on le trouve dans le recueil de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle publié par P. K. Simoni : *Zvonak buben za garami, a k nam pridet chto lukoshka* (*Starinnye sborniki russkih poslovic, pogovorok, zagadok i proch. Sobral i prigotovil r pechati Pavel Simoni*. Vypusk pervyj. I-II. SPb, 1899, p. 106, N° 1060). Mihel'son rapporte les propos de Pierre le Grand qui voyait dans cette formule un "proverbe hollandais et russe" (M.I. Mihel'son, *op. cit.*, t. 2, p. 267, C-413). L'équivalent français est : *Moisson d'autrui plus belle que la sienne*, qui semble remonter à Ovide (*L'Art d'aimer*) : "Dans le champ d'autrui la moisson est toujours plus belle". Voir également en anglais *The grass is always greener on the other side of the fence* et les nombreuses variantes citées dans Wolfgang Mieder (ed.), *A Dictionary of American Proverbs*, New York, Oxford, 1996, p. 265.

<sup>19</sup> Rappelons qu'en russe *pech'* et son dérivé diminutif *pechka* sont du féminin. Sur le symbolisme complexe et la valeur mythologique de cet élément fondamental de la vie quotidienne, voir *Slavjanskaja mifologija*, *Ènciklopedičeskij slovar'*, M., 1995, pp. 310-312.

<sup>20</sup> Voir J. Breuillard, "Proverbe et pouvoir politique : le cas de l'URSS", in *Richesse du proverbe*, Université de Lille III, 1984, vol. 2, pp. 155-166.

Stéphane Viellard  
Université de Paris-Sorbonne  
UFR d'études slaves  
Centre universitaire Malesherbes  
108, Bd Malesherbes  
75017 PARIS  
France  
E-mail: Stephane.Viellard@paris4.sorbonne.fr